

Eaux de vies

Tout le monde peut regarder la mer, et contempler les rayons vespéraux du soleil qui se reflètent sur ses vagues qui valsent avec le rivage, déferlent sur la plage, et déposent au passage quelques coquillages nacrés.

Tout le monde peut regarder la mer, cette immense étendue d'azur qui lénifie l'esprit et le cœur, et déposer des empreintes de pas dans le sable tiède pendant que les bateaux des pêcheurs rentrent au port, les filets remplis de poissons frais.

Tout le monde peut regarder la mer, mais combien de ces yeux émerveillés le feront d'assez près pour distinguer dans l'horizon voilé les tâches des canots désespérés dérivant sur la Méditerranée ?

Dans la brume caligineuse du large de Sète, un canot pneumatique d'à peine quelques mètres de long résistait tant bien que mal au poids de la soixantaine de personnes qui y étaient entassées, les poumons comprimés et l'estomac uniquement rempli de pain pour que le bateau soit allégé. Les yeux fermés, un jeune homme serrait contre sa poitrine le portrait d'une femme qu'il avait réussi à cacher au passeur, derrière lequel les mots "*Pour mon Younès*" commençaient à s'estomper. Il imaginait les contours de la côte, sentait la fraîcheur de son air et pensait à elle, qui l'y attendrait les bras ouverts. Il revit les visages de sa mère et de sa petite sœur, qui étaient toujours de l'autre côté de la mer, à Tripoli. Sur son épaule était posée la tête endormie de son frère, Malik ; il rêvait d'une large table ronde autour de laquelle ils seraient bientôt tous rassemblés, il rêvait de la nourriture de sa mère, de l'odeur du tabac de la pipe de son père, il rêvait des rires qui empliraient la salle à manger. Younès souriait devant son air paisible, comme s'il y devinait l'espoir immarcescible qui l'empêchait de se réveiller.

Le ciel étoilé éclairait son visage émacié, meurtri par des coupures sanglantes et salées ; lentement, sous la lourdeur de ses paupières, ses yeux rubescents se fermèrent, et il se laissa bercer par la mélodie sans paroles ni nom qu'entonnaient les autres hommes à l'unisson. De main en main, la bouteille d'eau-de-vie que l'on leur avait donné pour endurer la traversée circulait et réchauffait leurs âmes le temps de quelques gorgées.

Du haut du sémaphore situé dans le Fort Richelieu, Alix avait transmis l'alerte depuis déjà trente minutes. L'Etat major et les garde-côtes avaient été prévenus : SOS. Canot pneumatique au large. Environ soixante migrants. Terminé. A ses pieds, policiers, pompiers et secouristes se préparaient à intervenir avec l'aide de bénévoles d'associations humanitaires. La jeune femme

savait pertinemment qu'il fallait qu'elle continue à regarder la mer au travers ces larges baies vitrées. Pourtant, elle trépignait, naviguant entre les écrans de contrôle ; sa garde devait se finir dans quinze minutes. Avec l'aide de ses jumelles, elle passa la plage au crible pour la énième fois : les bénévoles aidaient à préparer les couvertures de survie pendant que les pompiers préparaient les bateaux de sauvetage. Il s'agissait de petites embarcations mobilisées en urgence, loin de la taille de l'*Aquarius* de SOS Méditerranée que Sète avait proposé d'accueillir par le passé. Il n'y en a pas assez pour secourir le canot entier en une seule fois, remarqua-t-elle. En se tournant vers la droite de la plage, son regard s'arrêta sur une ombre particulière : la silhouette d'une femme, cachée derrière la digue, qui observait la scène. Avant qu'elle ne puisse l'observer plus en détail, on toqua à la porte. Son collègue venait commencer sa garde. Il lui dit, presque inquiet : "Il est six heures, tu devrais aller te reposer."

Une lumière blanche apparut au loin. Les membres engourdis de Younès furent réveillés par un élan d'adrénaline qui fit aussitôt s'emballer son cœur. L'eau avait commencé à infiltrer le bateau et les hommes essayaient de ralentir le processus en comblant les trous avec tous les vêtements qu'on trouvait. Le jeune homme regardait les secours arriver, les mains appuyées contre la bulle invisible qui enveloppait le canot pneumatique ; l'écho approchant de leurs voix en affinait la paroi qui semblait sur le point de voler en éclats. Younès remua l'épaule de Malik, mais celui-ci ne bougea pas. Il posa sa main sur son torse et sentit sa faible respiration. On fit passer les femmes et les enfants d'abord, l'embarcation des sauveteurs se remplit presque entièrement. Un secouriste tendit alors sa main à Younès pour l'aider à monter, mais il secoua la tête et souleva le corps évanoui de son frère, que les sauveteurs hissèrent sur le bateau.

Il ne resta alors qu'une petite quinzaine d'hommes, brûlants d'impatience. C'était un de ces moments où le temps paraissait se suspendre, s'étendre, se figer. Younès attrapa la bouteille d'eau-de-vie flottant maintenant à ses côtés, et en but les dernières gouttes tandis que le canot percé sombrait. Rapidement, Younès n'arriva plus à rester à la surface. Au loin, les sauveteurs réapparurent, mais les vagues avaient déjà englouti les tissus et les hommes et commençaient à rutiler.

Alix était descendue sur la plage, et rejoignit les secouristes qui s'occupaient des hommes et des femmes des premières embarcations. Elle se mit au chevet d'un jeune homme, et vérifia ses constantes. Alors qu'il commençait à se réveiller de son sommeil agité, elle lui demanda comment il s'appelait en anglais. Malik, lui répondit-il. On entendit alors la deuxième embarcation qui revenait, remplie de corps inertes. Le jeune homme bondit et hurla le prénom de son frère en titubant avant

de s'effondrer sur le sol. Alix l'étreignit tandis qu'il gémissait sans relâche ; des pleurs étouffés retentissaient de derrière la digue.

Tout le monde peut regarder la mer, mais peu comprennent les mystères de ses vagues, aussi douces qu'amères, aussi vulnérables que meurtrières, ces eaux de vie transformées en eaux de mort, cimetière de ceux pour qui la mer est ronde et qui n'en verront jamais le bord.

(5973 signes espaces compris sans le titre)